

**Zeitschrift:** Revue de Théologie et de Philosophie  
**Herausgeber:** Revue de Théologie et de Philosophie  
**Band:** 7 (1957)  
**Heft:** 4

**Artikel:** Dieu et les valeurs négatives  
**Autor:** Ruyer, Raymond  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-380670>

#### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 10.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## DIEU ET LES VALEURS NÉGATIVES

Il n'est pas toujours facile, dans l'histoire de la pensée religieuse, de séparer Dieu et le Diable. Ils se tiennent et parfois se confondent. Yahvé semble par instants être l'un aussi bien que l'autre<sup>1</sup>. Dans les conceptions apparentées à celle de Marcion, le Dieu mauvais, le Créateur, qui n'est apaisé que par le sacrifice du Dieu bon, est fort proche du Diable. Que, dans les conceptions ultérieures de saint Irénée, le rachat au Diable proprement dit, distinct du Dieu Père, ait pu remplacer progressivement le sacrifice au Créateur, et qu'ensuite, après saint Anselme, on soit revenu à la théorie du courroux du Père, ces substitutions et demi-équivalences sont très significatives.

Dieu et le Diable sont encore fort proches, la remarque est banale, dans la notion de tentation. Le Diable est le Tentateur. Mais Dieu aussi, puisque dans la conception chrétienne, il nous met dans le monde pour nous éprouver et qu'on le prie de ne pas nous induire en tentation. Shiva, Apollon, Pan, et combien d'autres, jusqu'au Dieu de Jacob Böhme et de Goethe, sont à la fois Dieu et Démon : « Les mérites de Dieu, écrit Samuel Butler<sup>2</sup>, sont tellement sublimes qu'il n'y a rien d'étonnant à ce que ses défauts soient en proportion raisonnable de ses mérites. Ses défauts sont sur une si grande échelle que lorsqu'on les considère indépendamment des mérites avec lesquels ils sont en union intime, ils deviennent si effrayants que les gens se refusent à les attribuer à la divinité, et c'est pour cela qu'ils ont inventé le Diable. »

On ne voit pas bien comment Dieu pourrait être absolument dissocié, désolidarisé des valeurs dites négatives. S'il est le Bien, à côté du Mal, il n'est pas Dieu, mais seulement un bon « Daimôn ». S'il est vraiment Dieu, il est tout, domine tout, et il est responsable

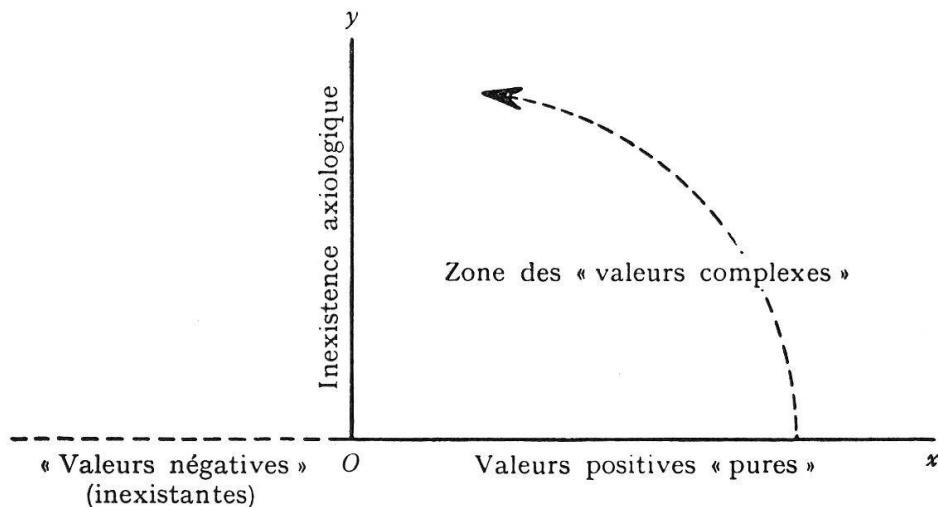
<sup>1</sup> VAN DER LEEUW : *La religion dans son essence et ses manifestations*  
Paris, Payot, 1948, p. 136.

<sup>2</sup> *Les Carnets*, Gallimard, p. 328.

du laid, du mal, du faux, des monstruosités, des souffrances et des horreurs. L'homme naïf qui vient de subir un malheur, ou simplement une déception, ou qui vient d'être témoin d'une injustice impunie, s'écrie — du moins s'il appartient à la culture occidentale moderne — : « Il n'y a pas de Bon Dieu ! » La tendance populaire a désigné Dieu comme Bon Dieu. Preuve que l'on a besoin subconsciemment de se rassurer sur Son personnage. Mais elle n'a pas d'autorité philosophique. Le Bon Dieu s'oppose au Diable. Mais Dieu ne peut pas s'opposer au Diable ; il doit nécessairement l'englober à sa manière.

Pour que le mot Dieu ait un sens, il faut et il suffit que l'univers avec ses choses visibles et invisibles, manifeste sens et valeur, étant entendu que la notion même de valeur implique une certaine échelle. Il n'est pas nécessaire, pour pouvoir parler de Dieu, que l'univers, examiné, soit trouvé absolument bon. Pour la raison d'abord que le bien absolu, en dehors de toute échelle, ne serait plus qu'existence brute, et ne serait pas plus un bien qu'une vitesse infinie n'est une vitesse. Il n'est pas nécessaire non plus qu'il soit trouvé « le meilleur possible », pour la raison que la catégorie de maximum ou minimum ne s'applique pas aux valeurs.

Mais il faut examiner de plus près la notion même de valeur négative. Que toute valeur implique une certaine échelle ne doit pas faire supposer sans examen que cette échelle soit exactement linéaire, et analogue à celle des nombres positifs et négatifs, avec un zéro des valeurs, un zéro « axiologique », qui serait un point de neutralité *intermédiaire*. S'il fallait absolument une représentation schématique quelconque en ce domaine, il serait plus exact de comparer les valeurs dites négatives, non aux nombres négatifs, mais aux nombres imaginaires ou « complexes », tels qu'ils apparaissent dans la représentation géométrique d'Argand et de Gauss. On sait que, dans cette représentation, les nombres réels, positifs ou négatifs, sont



figurés par des points sur l'axe des abscisses,  $Ox$ , et que les nombres complexes sont identifiés aux points du plan cartésien, déterminé par la ligne des ordonnées  $Oy$ .

En d'autres termes, et sans pouvoir presser la comparaison — puisque nous nions la possibilité de valeurs négatives pures — les êtres, avec leur coefficient de valeur, sont situables non sur une ligne, mais sur un plan. Le point  $O$  n'est pas un point intermédiaire, et l'ensemble des êtres doit être figuré par le seul quadrant  $yOx$ . De  $O$  à  $x$ , on va, non du mal au bien, mais de l'inexistence à l'existence axiologique. De l'ensemble de la ligne  $Ox$  au plan contigu  $yOx$ , et jusqu'à la ligne  $Oy$ , l'on va des valeurs « pures » aux valeurs « complexes ». Les valeurs dites négatives, et les formes qui les incarnent, le faux, le laid, le malsain, le méchant, le vulgaire, etc. sont en réalité des « complexes », des mixtes de la forme « pure » qu'elles prétendent être, ou sont à demi, et des formes « inférieures » ou plus proches de l'inexistence axiologique, c'est-à-dire plus près d'être réduites à leur pur matériel, et à un fonctionnement mécanique de ce matériel, figurable sur la ligne d'existence non axiologique  $Oy$ .

Un raisonnement faux est encore un raisonnement, il prétend l'être, mais il est *aussi* fonctionnement non logique, selon de pures attractions mentales. Un mauvais tableau est un tableau, mais c'est *aussi* un simple assemblage de coups de pinceau, quand le peintre, faible ou paresseux, a colorié au hasard ou selon des recettes mécaniques. Un mauvais gouvernement est un gouvernement, mais il est *aussi* un clan de profiteurs ou de bureaucrates. Dans une parodie de justice, les passions partisanes affleurent sous les formes légales. Dans une religion dégénérée, les croyances magiques reparaissent. Les ressentiments, les haines, les vices, les passions, les « complexes » psychanalytiques ne sont jamais du mal pur ; ils dérivent toujours, comme l'ont souligné des psychiatres contemporains, d'un idéal positif, amour, appétit de justice, perturbé par l'égoïsme, la vanité, la volonté de puissance, ou déformé par des conditionnements accidentels. Le « mal » est un hybride d'éléments disparates<sup>1</sup>. S'il y a ratage complet — c'est-à-dire si le « complexe » n'a plus de partie réelle — il n'y a plus « mal » à proprement parler, mais inexistence axiologique. Un tableau tellement manqué qu'on le prend pour une toile salie n'est même plus un mauvais tableau ; des bandits reconnus qui se sont emparés du pouvoir ne peuvent plus prétendre constituer même « un mauvais gouvernement » ; ils ont encore une valeur négative, ou plutôt « complexe », comme êtres humains, mais non comme « gouvernants ». Le tableau complètement manqué ne repré-

<sup>1</sup> Cf. R. RUYER : *Philosophie de la valeur*, A. Colin, p. 34. Nous nous excusons de devoir reprendre ici, littéralement, quelques phrases de cet ouvrage.

sente une valeur « négative » que rapporté à l'intention de son créateur. De même, si toute une famille disparaît dans un accident instantané, il n'y a ni souffrance ni deuil.

L'« existence d'un mal » ne signifie pas l'« inexistence absolue d'un bien ». Elle ne signifie pas non plus « participation à une sorte de mal essentiel ». Elle signifie existence manquée, gâchée, mais ayant gardé une certaine consistance. Alors que la valeur positive était déjà en vue ou déjà presque réalisée, des éléments d'un ordre différent ou inférieur sont venus se mêler à elle, et la corrompre, mais sans l'annihiler. Laideur, immoralité, souffrance, nocivité sont des « gâchis agressifs » — agressifs précisément par l'élément positif qu'ils renferment. Agressifs, et aussi consistants, expressifs, et pour tout dire, valables à leur manière.

Il ne faut pas, en effet, reculer devant cet apparent paradoxe. Chaque fois que l'on examine de près une valeur dite négative, on découvre en elle des éléments positifs. La laideur a une valeur esthétique, d'ailleurs généralement reconnue, elle n'est pas seulement manque de beauté, elle est aussi pouvoir positif ; la souffrance, complexe de sensibilité lésée, attaquée, mais qui s'efforce de se maintenir à l'état de sensibilité, peut être ingrédient dans une joie. La méchanceté, loin d'être un mal en soi, est indissolublement liée, les psychologues s'en sont aperçus avec étonnement, à une certaine efficience, et même au pouvoir de sympathie : le méchant n'est du moins pas indifférent. Aussi, tout effort de renouvellement, dans tous les domaines, pêche volontiers dans les eaux troubles de l'absurde, du laid, du mal. On essaie des complexes nouveaux, comme les cuisiniers des plats nouveaux, à la saveur inattendue. On ne manque pas de trouver, périodiquement, que les « mauvais garçons » sont plus « authentiques » que les honnêtes gens, ou que le cynisme est plus valable que la vertu. Un raisonnement qui dévie de la pure logique y gagne une valeur rhétorique ; un aliment légèrement毒ique, épice ou alcoolisé est plus apprécié que le sucre ; une religion sans aucun mélange de magie manque, comme disait Lichtenberg, d'un « haut goût », et passe pour être par trop indiscernable d'un système philosophique. Un gouvernement impudent est plus populaire qu'un gouvernement raisonnable ; une peinture faite par un enfant, un schizophrène, ou un peintre du dimanche, est plus savoureuse qu'un tableau plus classique. Il n'est pas de défaut ou de vice qui n'ait une sorte de rendement irremplaçable. La myopie, ou la paresse, a dû favoriser plus d'une vocation poétique. Spranger admet que l'homosexualité a peut-être donné à l'humanité le génie pédagogique. Inversement, il n'est pas de valeur cataloguée presque universellement comme positive qui ne soit en réalité complexe, c'est-à-dire qui n'implique une certaine déviation, et un certa

angle avec la « ligne de perfection ». On peut tout caricaturer, indice que rien de ce qui se réalise n'est absolument parfait. La réalisation serait métaphysiquement impossible pour toutes choses sans une petite imperfection qui la rend visible et la détache du Bien et de l'Un.

Nous touchons ici au point essentiel : les valeurs ne sont réalisables que par les actes des individus, et les individus ne sont que par l'effort synthétisant qu'ils ne cessent d'opérer, entre des sens et des valeurs qui ne sont pas homogènes. Par suite, une individualité active est toujours créatrice de « complexes », dans lesquels les défauts, les manques, sont composés avec les vertus. Leibniz, dans ses calculs géniaux et naïfs, disait que les vertus, en un homme, doivent être considérées comme se multipliant, et non pas comme s'additionnant. Si, par exemple, un homme a quatre d'intelligence, et quatre de bonté, il vaut *seize*, et non pas *huit*. Appliquons ce calcul aux « complexes » en question. S'il a *quatre* d'intelligence, et *quatre* de paresse ou de méchanceté, le produit n'est pas négatif, comme dans le calcul des nombres réels. Le caractère négatif d'un des facteurs, la paresse — à supposer un instant qu'elle ne soit pas déjà elle-même un « complexe » — n'entraîne pas le caractère négatif du produit. L'homme vaut une sorte de « complexe », dans lequel la paresse ou la méchanceté est transfigurée, autant que l'intelligence dégradée et modulée. Par l'essence même de l'individualité vivante, le mal ne peut être une pure négation. Il est nécessairement une synthèse particulière de positif et de négatif, synthèse qui, d'une part, permet au négatif de vivre, et, d'autre part, module le bien. Cette synthèse s'opère même dans ces demi-individualités que sont les collectivités. Il y a des collectivités de bas niveau, dans lesquelles le bien même tourne en ce qui apparaît comme mal, où les haines prédominantes corrompent les vertus. Dans les mauvais quartiers des villes, il se forme un « milieu », une sorte d'*« écologie »* du mal, où les éléments positifs toujours présents qui y subsistent sont néanmoins dégradés.

Mais revenons aux vrais individus. Un homme quelque peu incohérent dont les vices et les défauts restent cloisonnés nous paraît moins incarner « le mal », au sens agressif et « satanique » du mot, qu'un homme ayant les mêmes vices, mais plus vigoureusement unifié, qui met plus d'unité dans sa vie. Les vices d'un artiste nous paraissent sataniques, surtout quand cet artiste n'a aucun pharisaïsme et refuse de mener une vie double. C'est l'avantage réel du pharisaïsme que de dissocier la conduite et même la conscience, et de laisser ainsi le « négatif » comme un corps étranger. Au contraire, si un homme qui a une tare n'est pas tranquille tant qu'il n'a pas organisé toute sa vie autour de cette tare, en faisant effort pour se justifier intégralement, il devient monstrueux comme Sade, Verlaine, Rimbaud, ou

Gide. Il consolide le mal en lui. Il transforme un manque ou un pur accident physiologique en une Noirceur, positive comme une couleur. Un défaut, en lui-même, détaché de toute individualité, est simplement négatif, il peut être invisible comme le point aveugle de la rétine. En intégrant ce défaut, on le cerne, on le fait devenir noir comme une partie malade dans le champ visuel. Le mal réel est un négatif qui devient noir en voulant se « colorer » — au double sens du mot.

Mais l'individu qui devient « noir » et monstrueux peut devenir aussi, par le fait même, intéressant. L'effort psychologique d'un individu malade est créateur comme l'effort organique de l'être pour vivre malgré des gènes pathologiques. Il est caractéristique que les biologistes aient reconnu, à l'origine de beaucoup d'espèces nouvelles, une véritable maladie, un virus, indiscernable d'un plasma-gène, s'hybridant avec la substance de l'espèce primitive ; l'infection devient variation. Et d'ailleurs, les gènes dits normaux ont, comme on sait, le plus souvent le rôle d'« accidenteurs du développement », comme si la nature prenait à tâche de faire dévier légèrement les individus hors de leur type, en les modulant, en étalant leurs formes jusqu'aux confins de la léthalité. De même, les plus affreuses banlieues d'une grande ville deviennent fascinantes sous le pinceau d'Utrillo. Et le peintre lui-même était un hybride de génie et d'ivrognerie. Ce qui semble plus éloigné encore du bien et du divin que le mal proprement dit : le sordide, le piètre, le médiocre peut devenir, par l'effort synthétisant d'un artiste, un merveilleux tableau. Les lettres de Proust à sa mère révèlent de quelles misérables obsessions une grande œuvre et une grande personnalité ont surgi. L'œuvre de Proust, cet hybride d'asthme, de vice et de génie, transfigure, comme l'écrit François Mauriac, « ce morne et stérile paysage de la maladie et de la manie : le sordide y prend à nos yeux cette valeur intemporelle, cet éclat éternel dont se revêt une assiette grossière sur une table de cuisine dans les natures mortes des grands peintres ».

L'individualité est à l'origine des valeurs « complexes » en un double sens qui n'est qu'en apparence contradictoire : comme activité de synthèse et comme activité de séparation. L'unité organique vers laquelle s'efforce l'artiste malade, il en fait en même temps un monde à part qu'il affirme contre le reste du monde. Tout individu, comme toute collectivité individualisée, essaie de détacher, de l'ensemble du monde transparent des sens, un secteur particularisé, un sens propre qu'il ferme sur lui-même et qui, par là, devient hybride de sens et de non-sens. Tout instinct et toute tendance, tout ce qui fait le caractère et le style individuel, est une sorte de lumière dirigée qui éclaire un étroit secteur sans savoir elle-même où elle est. L'individuel, c'est le psychique, c'est-à-dire le sens fermé

sur lui-même. Le psychique est intermédiaire entre le géométrique, le mécanique, le fonctionnement pur, qui n'a ni sens ni valeur, et le spirituel pur. En fait, c'est le psychique qui est tout le réel, entre les deux limites abstraites du mécanique pur et du Logos ou du Bien. *Le psychique individualisé a donc même structure que les valeurs « complexes ».* Nous n'existons séparés que par la bordure aveugle de notre conscience, que par son imperfection essentielle. C'est pourquoi, dans une foule de religions et de métaphysiques, l'individualité, la créature psychique par opposition à l'Un, et à l'Esprit, est réputée mauvaise, comme telle.

Nous retrouvons donc notre schéma fondamental. La ligne *Ox* de l'axiologie pure, des valeurs positives « parfaites », aboutit, partant de *O*, au Bien en soi — qui pour nous ne peut être qu'une abstraction. La ligne *Oy*, *perpendiculaire* à la ligne *Ox*, et non pas *prolongement* de cette ligne vers les valeurs absolument négatives et vers le Mal en soi, représente le non-axiologique, et non pas l'antipode du Bien. Elle représente ce que serait, à la limite, une existence matérielle pure et un fonctionnement mécanique pur. Les deux lignes ne représentent d'ailleurs que des limites. Toute la surface *yOx*, valeurs complexes et individualités psychiques, représente le monde réel, l'épaisseur du réel, la Nature, le monde des êtres concrets, aux actions semi-axiologiques, semi-mécaniques — imparfaits en un mot, mais vivants.

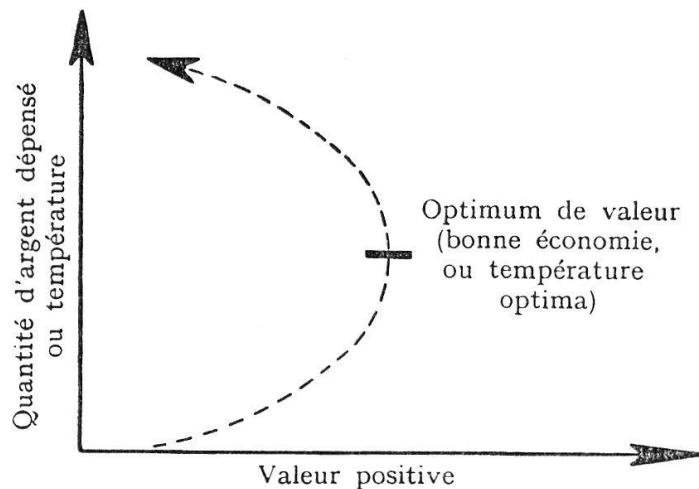
On saisit bien en même temps pourquoi toutes les théologies ne cessent d'hésiter entre deux tendances : « innocenter » Dieu de tout mal — mais alors il devient abstrait comme la ligne *Ox* ou comme un point à l'infini sur cette ligne, tandis que le monde, ou plutôt la Nature, apparaît comme démoniaque. Ou identifier Dieu avec le système total et mettre l'élément démoniaque en Dieu.

La deuxième solution est en principe inévitable. Il est futile de vouloir innocenter Dieu de la plus infime souffrance dans un coin de la réalité. La réalité n'a pas de coins. Si Dieu crée et agit par personne interposée, la personne interposée, c'est encore Lui. Comme le dit Job : « Si ce n'est pas Lui, qui est-ce donc ? » Si le mal est le fait de la *séparation* des espèces et des individus, la *séparabilité* des espèces et des individus est le fait du Système total de l'être. Shiva est Shiva parce que Brahma est Brahma. Que les athées et les théistes s'accordent souvent pour considérer la Nature comme un terrain neutre, ce n'est là qu'un armistice, ce n'est pas la paix.

Le mal paraît ne poser aucun problème théologique quand on peut lui trouver des causes bien précises et mécaniques. Si je me coupe le doigt en manœuvrant maladroitement un ouvre-boîte, ou si un bébé souffre et gémit d'avoir avalé une épingle laissée par imprudence à sa portée, je ne suis pas tenté spontanément d'accuser

Dieu. Mais si le bébé languit pour une cause inconnue, cette accusation me vient aux lèvres, jusqu'à ce que la médecine ait identifié précisément le microbe qui l'a attaqué. Epingle ou microbe, l'élimination de la cause du mal semble un problème technique, et non théologique. Pourtant Dieu est évidemment responsable dans tous les cas, puisqu'il faut bien l'identifier avec le Système total : si les êtres vivants n'étaient pas séparés, n'étaient pas voués à se nourrir et n'avaient pas l'instinct de porter des aliments à leur bouche, le bébé ne serait pas malade. Léopoldine Hugo a péri dans un accident mécanique qu'une meilleure technique du bateau à voiles aurait évité. Son père n'en est pas moins justifié à demander à Dieu le pourquoi profond de la douleur humaine.

Mais si la deuxième solution est inévitable, il ne faut pas l'envelopper d'un pessimisme romantique et superficiel. Le point important n'est pas que Dieu soit décreté ou non responsable du mal, ou, si l'on préfère, des accidents ou des manques, c'est qu'il y ait une polarité vers le Bien au sein même des valeurs complexes, c'est qu'il y ait une direction absolue, et que le Bien ne soit pas un vain mot. De toutes manières, la valeur du bien ne peut être en cause, et c'est cela, si l'on veut, qui est Dieu. L'important est que, en Dieu, ou si l'on préfère, dans le Système total de l'être, le bien et le « mal », contrairement à ce que disent Spinoza, Hume, et leurs disciples, ne sont pas comme le froid et le chaud, le sec et l'humide, « le sucre et le vitriol », mais constituent une polarité réelle *d'un autre ordre*. Le froid et le chaud, le sec et l'humide, reposent sur des différences entièrement localisables sur le plan limite de l'existant brut, où, comme dit Lachelier, il n'y a pas de différence entre un amoncellement d'horreurs et la paix dominicale d'une journée d'été. Ils ne deviennent bons ou mauvais que relativement à des êtres qui s'efforcent de réaliser un idéal, qui lui n'est pas situable sur la ligne de l'existant brut. Dans le schéma aristotélicien des vertus, qui s'efforce



de combiner un élément de fait avec une échelle de valeur, il y a un optimum pour un être, qui est d'un autre ordre que l'élément de fait, et qui n'est pas fonction de son accroissement. De l'avarice à la bonne économie et à la prodigalité, la vertu n'est pas fonction de la quantité d'argent dépensé. On peut confondre, considérer un moment comme de même direction, une polarité de fait avec une polarité axiologique, si l'on considère uniquement la première partie de la courbe. Dans un pays très froid, la chaleur, l'élévation de la température, paraît être, est en effet, une valeur positive. Mais si la température continuait à monter, on s'apercevrait vite du contraire. La philosophie de Spinoza et de Hume fait une extrapolation illégitime et abuse d'une solidarité toute locale pour réduire la polarité de valeur à une polarité de fait. Si le bien du froid ou du chaud, du sucre ou du vitriol, est relatif à un individu, *qu'il y ait* un bien et un « mal » pour les individus, n'est pas relatif. Si les individus réels sont des complexes dont chacun est particulier, la texture fondamentale du système comporte absolument la polarité du bien et du « mal ».

La même raison qui nous interdit honnêtement de désolidariser Dieu du « mal » doit nous empêcher de croire à la relativité du Bien, dans la polarité Bien-« Mal ». Cette polarité résulte secondairement du caractère absolu de la ligne du bien, mais elle est aussi réelle que cette ligne. Le mal n'a pas de représentation possible par une ligne absolue, par une ligne-code ; la ligne *Oy* est, en effet — on ne saurait trop le répéter — la ligne de l'inexistence axiologique, et non celle du mal. Seulement, les êtres s'approchent de plus en plus de ce que les généticiens appellent la léthalité, à mesure qu'ils s'éloignent de la ligne du bien, et que leur « complexe » est de plus en plus difficile à unifier parce qu'il est fait d'éléments trop disparates. Une maison de carton, un multicellulaire dont les cellules se développent anarchiquement, un homme qui consomme trop d'alcool, une société qui veut être en même temps une pure jungle, tous ces êtres sont trop loin du bien, et s'éliminent d'eux-mêmes, après avoir subsisté quelque temps. Aucun être vivant ne peut subsister si la température est trop basse ou trop élevée, ou si son métabolisme basal est trop « avare » ou trop « prodigue ». Dans le dilemme fameux : « Si Deus non est, unde bonum ? — Si Deus est, unde malum ? » la première branche est plus fondamentale que l'autre. D'où vient le mal ? Non pas d'une force antagoniste de celle du bien, mais d'un éloignement de la ligne du bien qui dépasse les limites, flottantes, de la consistance encore possible, ou de l'originalité individuelle dangereuse, mais supportable et intéressante.

A mesure que les êtres s'élèvent en complexité au sens ordinaire du mot, ils semblent risquer davantage les « complexes » au sens

fâcheux du terme. Les possibilités d'accident et d'imperfection augmentent, semble-t-il, comme si Dieu pénalisait non seulement l'éloignement de la ligne  $Ox$  vers  $y$ , mais l'éloignement de  $O$  vers  $x$ , vers le Bien absolu, ou vers une perfection d'un ordre plus élevé. L'homme, pour subsister, doit se mettre en règle avec les lois physiques, biologiques, psychologiques, sociales et morales, alors que l'animal peut se contenter des lois biologiques et physiques. Aussi, c'est un lieu commun d'envier, comme Walt Whitman, les animaux qui « ne gémissent pas sur leurs péchés » ou, pour les philosophes, d'admettre, comme Dupréel et N. Hartmann, la précarité des valeurs, surtout des valeurs et des catégories « supérieures ». Il nous paraît plutôt qu'il y a là une illusion. La fragilité des êtres supérieurs (c'est-à-dire des êtres qui harmonisent, ou s'efforcent d'harmoniser beaucoup de valeurs, qui sont très éloignés de  $O$  vers  $x$  sans être trop loin de la ligne  $Ox$ ) est plus apparente que réelle. L'évolution biologique a été, après tout, non seulement la victoire des plus aptes, mais la victoire des plus perfectionnés. Les Mammifères ont triomphé des Reptiles, l'homme a conquis le monde, et les peuples les plus évolués — et non seulement les plus « adaptés » — dominent les autres. Ce qui contribue à tromper sur ce point, c'est que, en effet, la phase de transition de l'inférieur au supérieur est une phase dangereuse et difficile comme toute croissance, ou toute métamorphose. Dangereuse, et aussi créatrice de nouvelles formes de « mal ». Les animaux à température variable ne peuvent avoir de fièvre, tandis que les petits mammifères ou les bébés humains n'établissent pas sans peine leur régulation thermique. Les névroses sont plus fréquentes chez les civilisés. Les premiers Hominiens ont dû présenter bien des faiblesses, à côté des Simiens restant Simiens, et bien adaptés à leur vie de Simiens. Et si le singe nous paraît un animal moins « noble » que le cheval, par exemple, c'est que nous le voyons comme en transition vers l'homme. Les premières conventions légales ont fait naître de nouvelles formes d'abus et de difficultés. C'est « la loi qui appelle le péché ». Les premières tentatives de Société des Nations créent plus de risques de guerre qu'elles ne consolident la paix. Le mal et la précarité semblent la contre-partie inévitable de l'émergence d'un ordre nouveau. Mais une fois la phase de transition dépassée, l'ordre nouveau est, en général, plus solide que l'ordre des étages inférieurs. Il a diminué la part du hasard et de l'accidentel par des inter-agencements où les régulations sont prévues ; il s'est rendu indépendant, par toutes sortes de consolidations, des révoltes ou des caprices de ce qui lui a servi de matière première. Les organismes supérieurs consolident la vie chimique de leurs cellules par des organes d'épuration déversant des antitoxines. Les sociétés humaines luttent contre les épidémies et prolongent la

durée moyenne de la vie de leurs individus. La puissance et l'organisation sociale rendent très peu probable une extinction de l'espèce par maladie ou par modification de climat ou par famine universelle. L'apparition de valeurs de plus en plus complexes (au sens ordinaire du mot), n'est donc pas du tout pareille à l'adjonction risquée d'un nouvel étage à un château de cartes. L'idée d'un Plérome final, avec consistance universelle et absolue, dans lequel Dieu, ou le Bien, absorbera ou dominera le pur mécanique, dans lequel les « complexes » seront hiérarchisés, intégrés, et non plus en rupture de ban — dans lequel Dieu n'aura plus d'Ombre — cette idée a peut-être quelque chose d'un peu visionnaire, mais elle n'est donc pas absurde ou contradictoire.

RAYMOND RUYER.